

Un évadé de la médecine

Gabriel MONTOYA

(1868 - 1914)

par Louis VINCELET

Etude à l'occasion du centenaire de sa naissance

Il est une tradition de célébrer au sein de notre docte société le centenaire de grands médecins, biologistes ou savants dont la vie fut un exemple pour les générations qui les ont suivis et dont l'œuvre a contribué à l'avancement des sciences médicales.

Je me permets aujourd'hui de m'en éloigner et d'évoquer à propos du centenaire de sa naissance la vie et l'œuvre d'un personnage, qui, s'il fut médecin n'est guère connu que comme littérateur, auteur dramatique... et chansonnier. Il fut, ainsi qu'il s'est qualifié lui-même dans un sonnet, un farceur et c'est ce qui lui conféra une certaine célébrité.

Gabriel-François-Eugène Montoya est né à Alès (Gard) le 20 octobre 1868. Il naquit dans la maison familiale de sa mère, sise quartier de la Gardette, de Joseph-Henri-Victor Montoya, âgé de 26 ans, et de Noémie-Victoire Coste, âgée de 26 ans.

Son père était alors pharmacien à Lodève, chef-lieu d'arrondissement de l'Hérault et non à Perpignan comme l'écrit Pascal Pia. Il n'embrassa pas la carrière paternelle mais se sentit appelé par une vocation médicale.

Il commença ses études à la Faculté de Médecine de Lyon et fut externe des hôpitaux de cette ville.

Il quitta Lyon pour Paris où il était attiré, non par la poursuite d'études médicales supérieures mais, par la vie artistique beaucoup plus riche de la capitale.

(*) Communication présentée à la Société française d'histoire de la médecine, le 23 novembre 1968.

En effet, sil continua ses études, il les agrémenta de débuts de chansonnier amateur et se produisit dans divers cabarets. A peine arrivé au Quatier Latin, l'Association des étudiants lui conféra l'emploi de « chansonnier en titre » vacant depuis le départ de Léon Xanrof. Mais des excès de toutes sortes, dus au surmenage, à sa vie de noctambule, à son existence estudiantine agitée, fiévreuse, mouvementée, le menèrent à une tuberculose pulmonaire.

Il repartit dans sa famille pour se soigner. Ses amis le crurent perdu ; cependant le calme, le repos, une bonne hygiène et l'air pur lui assurèrent la guérison.

Il put reprendre ses études, il ne retourna pas à Paris et s'inscrivit cette fois à la Faculté de Montpellier où il soutint sa thèse de doctorat en 1893.

Arrêtons-nous à cette thèse qui fut sa seule œuvre médicale. Elle est intitulée : « Des antitoxines et plus particulièrement de l'antitoxine tétanique », par Gabriel Montoya, ancien externe des Hôpitaux de Lyon.

Elle fut éditée chez Camille-Coulet, libraire éditeur à Montpellier en 1893. De format in-8°, elle a 48 pages.

La première originalité de cette thèse est de présenter en guise de préliminaire un sonnet dédié par l'auteur à son excellent ami Jean Coquelin de la Comédie Française où il exprime le dilemme de sa vie : l'appel de la science et l'appel de la poésie.

Je ne puis résister à la tentation de reproduire ce sonnet.

Sonnet Inaugural

La Science m'a dit : jeune homme au front rebelle,
Viens à moi, tu sauras le prix de longs travaux ;
Je garde à mes fervents une source éternelle,
Où s'abreuvent les forts, de vins toujours nouveaux.

Et la Muse m'a dit : Vois comme je suis belle,
Par moi tu connaîtras la Gloire et les Bravos,
Et le nimbe azuré qui me fait immortelle,
Je te le donne à toi, seul entre tes rivaux.

Et j'ai tendu les bras à mes deux enjoleuses,
Car l'une et l'autre avaient pour moi même douceur,
Et souvent l'une et l'autre avec des airs de sœur,

M'avaient enveloppé de caresses frôleuses ;
Et j'ai dit : Je vous veux toutes les deux heureuses...
Mais la Science austère a répondu : Farceur !

Dans un avant-propos, il remercie le Professeur agrégé Ducamp qui lui a inspiré le sujet de ce travail : « Loin de nous, écrit-il, la prétention d'apporter un élément nouveau dans la discussion, une pierre, si légère soit-elle à l'édifice à peine ébauché.

La question que nous nous permettons d'aborder en ce modeste travail d'origine trop récente, les expériences qu'elle comporte demandent pour les réaliser trop de conditions réunies, pour qu'il nous soit possible, sans le secours du laboratoire, d'édifier une solution satisfaisante.

Tout autre d'ailleurs est notre but, et nous ne croirons pas avoir perdu notre temps si nous parvenons à grouper, soucieux avant tout d'une chronologie bien faite, les éléments de cette thèse en une ordonnance qui permette d'y jeter ensuite un coup d'œil synthétique et d'en saisir l'enchaînement. Somme toute nous n'aurons fait qu'une mise au point, et qui donc pourrait en nier l'utilité !

Plaisantin il ajoute :

« Qu'il nous soit permis avant de terminer cet avant-propos de remercier M. Ducamp, auquel nous avons un gré infini de nous avoir évité, par l'actualité même du sujet, une bibliographie compacte. »

Ne pouvant analyser cette intéressante thèse nous en donnerons *in extenso* les conclusions :

« L'emploi du sérum antitoxique dans le traitement du tétanos humain nous a révélé des résultats assez semblables à ceux qu'il avait montrés dans le traitement du tétanos provoqué chez les animaux.

« Dans les deux cas nous avons vu échouer les antitoxines en présence des tétanos graves ; dans les deux cas nous n'avons enregistré de succès véritables que dans le traitement des tétanos qui, le plus souvent, cèdent à l'action des procédés habituels ou guérissent spontanément. Est-ce dire que nous devons reléguer les antitoxines au rang des chimères ou des médications illusoire ? Nous ne le croyons pas. Si l'on en juge par le nombre considérable des expériences faites depuis la publication du fameux mémoire de Behring et de Kitasato, les expérimentateurs ne vont pas s'arrêter en si bon chemin.

« Et d'ailleurs, une méthode qui n'a pas encore porté ses fruits en ce qui touche au tétanos et à la diphtérie, les seules maladies sur lesquelles on ait sérieusement expérimenté, est peut-être appelée à des résultats plus brillants lorsqu'on l'appliquera à d'autres maladies infectieuses.

« Il y a dans le monde des poisons microbiens, si mal explorés jusqu'à présent, mille variétés d'action qui favorisent peut-être ces tentatives, et ce serait être mauvaise augure que de généraliser par avance les échecs obtenus dans un cas.

« Et de ces échecs mêmes, ne ressort-il pas, en somme, des résultats

appréciables ? S'il est vrai qu'on n'a pas en main le remède du tétanos déclaré, on en possède pas moins un moyen préventif d'une valeur incomparable. Et pourquoi ne pas l'employer ?

« Pourquoi le médecin appelé à soigner une plaie contuse et souillée de terre n'injecterait-il pas préventivement de l'antitoxine ?

« Enfin s'il convient de ne pas pousser à toutes les audaces il faut aussi ne pas tarir la source de généreuses conceptions, et s'incliner devant cette notion nouvelle due aux travaux de Behring et de Kitasato, qui est le pouvoir antitoxique, pouvoir défini qui ne se confond avec aucun processus capable d'intervenir dans le mécanisme de la vaccination. »

Le président de son jury de thèse était le Professeur Bertin-Sans.

Voyons comment Gabriel Montoya muni de son doctorat va exercer sa profession. Sa carrière médicale fut très brève.

D'après ses biographes, il entre comme médecin de bord à la Compagnie Générale Transatlantique. Il aurait navigué très probablement en 1893 et 1894, et aurait fait des voyages sur la Tunisie, l'Algérie, le Mexique et les Antilles. Bertrand Millanvoye dans son « Anthologie des poètes de Montmartre » nous raconte : « ... il parcourut, en Esculape errant, les deux hémisphères, s'arrêtant à Cuba assez de temps pour y attraper la fièvre jaune, à Port-au-Prince pour y percer de part en part, dans un duel à mort, un huissier nègre... ». Cet épisode paraît trop beau à Pascal Pia pour être vrai : « Ce ne sont généralement pas les poètes qui tuent les huissiers, fussent-ils nègres. »

Médecin de bord, il occupait ses loisirs à taquiner les muses : « Il faisait des vers, nous narre Fursy, il les adressait aux passagères qui n'y étaient pas toutes insensibles... Le docteur Montoya fut invité à transporter sa lyre ailleurs. »

Je n'ai pu retrouver à la Compagnie Générale Transatlantique la confirmation de ses exploits maritimes et médicaux. Le Commandant G. Domaine, directeur de l'armement de cette compagnie, que nous avons consulté à ce sujet nous a répondu que « malgré les recherches effectuées dans nos archives dont la majeure partie a malheureusement été détruite au cours de la dernière guerre, il n'a pas été possible de trouver trace du passage de l'intéressé à notre compagnie ».

Sa carrière maritime était terminée ; sa carrière médicale également. Il n'exercera plus jamais la médecine. Il rentre à Paris, où suivant son irrésistible vocation artistique il va désormais se consacrer entièrement à la poésie, à la chanson et au théâtre. Sa carrière artistique sera beaucoup plus riche que la médicale. Nous en résumerons les passages essentiels.

Dès le collège Montoya montra un vif penchant pour les lettres et il rimait.

Etudiant à Lyon, il composa ses premières chansons et en collaboration

avec son ami Couyba (futur ministre), connu sous le pseudonyme de Boukay, il écrivit des revues pour l'Association des Etudiants. Tous deux fréquentèrent le Caveau Lyonnais.

Nous avons déjà noté qu'à son premier séjour parisien l'Association des Etudiants avait fait de lui son chansonnier en titre. Il se contente alors de n'être qu'un amateur. Cumulant l'art avec ses études médicales, il compose des chansons et les chante dans les cabarets. Léon de Bercy le signale au Caveau des Alpes-Dauphinoises (rue Gay-Lussac), au Caveau de la Gauloise (Boulevard de Sébastopol). Il paraît sur la scène du Chat-Noir où il est accueilli par Rodolphe Salis et sur celle du Caveau des Roches-Noires.

Dans la deuxième période de sa vie parisienne il ne sera plus question de médecine, il sera un artiste professionnel. Son ami Rodolphe Salis lui ouvre à nouveau les portes du Chat-Noir. Il chantera non seulement à Paris mais fera avec ce théâtre des tournées en province qu'il a racontées dans un livre : « Le Roman Comique du Chat-Noir qu'il a publié en 1897. Il restera membre de la troupe jusqu'à la mort de Salis qui entraînera la fermeture du cabaret. On le retrouve ensuite sur les planches de plusieurs autres cabarets : Quartz'Arts, Noctambules, Tréteau de Tabarin. Finalement il est appelé par son ami Fursy qui ouvrit sa célèbre Boîte à Fursy le 22 décembre 1899.

Esquissons le bilan de son œuvre qui fut abondante et variée. Nous y trouverons des pièces de théâtre, des poèmes et surtout des chansons.

Auteur dramatique il a laissé une œuvre assez importante. Sa première création théâtrale fut : « l'Escholier et l'Etudiant », saynète infernale, jouée au Casino des Arts de Lyon le 25-3-1890. Elle fut écrite en collaboration avec Couyba.

Citons ensuite parmi ses créations qui furent représentées :

— Un livret d'opéra comique « Suzon », musique du compositeur Julien Mulder. (Théâtre des Arts de Rouen, 1891).

— La même année un récit lyrique « La chaîne d'Amour », musique de Bréval monté aux Concerts Lamoureux.

— Une pièce en un acte en vers « Damoiselle Berthe ». (Théâtre des Arts de Bordeaux, le 19 juin 1902).

— « Le Frisson de la Gloire » représenté à l'Odéon le 15 juin 1904.

— « Ce Cochon de Morin », comédie en 2 actes d'après la nouvelle de Guy de Maupassant en collaboration avec Jean d'Aguzon et jouée au Grand-Guignol le 26-10-1905.

— « Le Baiser de Phèdre », pièce en un acte en vers représentée à la Comédie Française le 21-12-1905.

— Une opérette en trois actes « Le Pantalon Rouge » en collaboration avec Guy de Pierrefeux et musique de Charles Grelinger créée au Trianon le 1^{er} mai 1906.

— Enfin « Monsieur Purgon », comédie en un acte et en vers donnée à la Comédie Française le 15 janvier 1911.

Parmi les recueils de poèmes et de chansons nous relevons :

— « Sur le Boul'Mich », chansons du Quartier Latin 1891, qui est le répertoire du Chat-Noir et de l'Association des Etudiants de Paris.

— « Chansons naïves et perverses » (1896). Je ferai une mention particulière à ce recueil qui présente une lettre d'Alphonse Daudet en guise de préface. Au cours d'un banquet, Daudet lui avait promis de préfacier son livre alors en préparation. S'étant présenté au domicile de Daudet, rue Belchasse, assez longtemps après, il fut réprimandé par le maître : « Je vous attendais plus tôt. Vous me voyez encombré de besogne et pas éloigné de franchir le détroit. »

Deux jours plus tard il lui retourna le manuscrit accompagné de la lettre suivante :

« Pour des motifs divers, mon cher Montoya, je crois que vous feriez mieux sagement de vous choisir un autre préfacier, ou, ce qui vaudrait mieux, de donner vos vers sans préface ; ils n'ont pas besoin d'être présentés au public. J'ai même la conviction qu'un auteur se fait du tort en acceptant ces faciles lisières et n'osant se montrer que tenu par la main. Vous avez du talent ; votre nom est déjà sorti. Quelques pages de moi ou d'un autre ne vous serviraient guère. »

Jules Claretie de l'Académie Française à qui il avait conté sa mésaventure lui conseilla de publier la lettre en tête de son volume.

Ce recueil renferme entre autres chansons celle bien connue dite : « La Chanson du Macchabée » qui fut chantée par des générations d'étudiants en médecine dans les salles de dissection et les salles de garde d'internat. Dépourvu de bière sur la froide pierre... etc., cette chanson macabre, réaliste, est pleine d'humour noir. Elle compte sept longs couplets ; la musique est de Gaston Maquis. En 1904, Montoya publia de nombreux refrains dits « de la Butte ».

Les titres de ses chansons sont souvent éloquentes et savoureux. Ses vers sont bien rythmés, parfois d'un style très classique comme, par exemple, dans un certain poème intitulé « Timgad Ressucitée ».

Son œuvre, dans son ensemble, est gaie, alerte, truculente sans grossièreté. Le style est profondément réaliste et très marqué par une influence « carabin ».

En 1914, notre trouvère devait disparaître de la scène du monde. Il mourut le 7 octobre des suites d'une chute de bicyclette. Tragique et dernière pirouette d'un farceur pour sa sortie.

En raison des événements mondiaux sa disparition passa inaperçue.



PORTRAIT DE GABRIEL MONTOYA

par C. Leandre

in « Roman comique du Chat Noir » - Paris, 1897.

Je m'excuse encore de vous avoir présenté le portrait d'un « farceur » en vous rappelant la maxime de notre confrère Rabelais :

« Mieux est de ris que de larmes écrire
Pour ce que rire est le propre de l'homme. »

BIBLIOGRAPHIE DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

- Léon de BERCY. — Montmartre et ses chansonniers - Paris 1902.
Bertrand MILLANVOYE. — Anthologie des poètes de Montmartre - Paris 1909.
FURSY. — Mon petit bonhomme de chemin - Paris 1928.
Pascal PIA. — Bouquet poétique des Médecins, Chirurgiens, Dentistes et Apothicaires - Paris - Collection de l'Écritoire - 1933.

LISTE DES ŒUVRES DE GABRIEL MONTOYA (1)

- Ch. Couiba et G. Montoya. — L'Escholier et l'Étudiant - Saynète infernale jouée à la fête de l'Association Générale des Étudiants de Lyon, au Casino des Arts le 23-3-1890 - Lyon, imp. de A. Pastel - 1890.
- Sur le Boul'Mich - Chansons du Quartier Latin, par G. Montoya (*sic*) - Illustrations de Henri Gillet - Paris imp. de F. Imbert - 1891 (Répertoire du Chat-Noir et de l'A... des étudiants de Paris).
- Des Antitoxines et principalement de l'Antitoxine Antitétanique, par G. Montoya - Docteur en Médecine, ancien externe des Hôpitaux de Lyon - Thèse : Montpellier - Camille Coulet - Libraire-éditeur, 1893.
- Chansons naïves et perverses - Lettre préface d'Alphonse Daudet - Paris - P. Ollendorff - 1896 - Musique (sur la couverture 1895).
- Le Roman Comique du Chat-Noir - Paris - 1897 - Cet ouvrage renferme un portrait de Gabriel Montoya par C. Léandre.
- Suzon - Opéra comique en un acte - Musique de Jules Mulder, représenté au Théâtre des Arts de Rouen - 1899.
- La Chaîne d'Amour - Récit lyrique - Musique de Bréval - Monté aux Concerts Lamoureux - 1899.
- La Folle Chanson - Paris - P. Ollendorff - 1899.
- G. Montoya et Lucien Boyer - Bateau de Flirt ou un pépin de mandarine - Fantaisie en un acte (Paris - Mathurins - octobre 1901) - Paris, 34, bd de Clichy - 1901.
- Damoiselle Berthe - pièce en un acte en vers (Bordeaux - Théâtre des Arts - 19 juin 1902) - Bordeaux, imp. de Counouilhon - 1902 (couverture illustrée).
- Le Frisson de la Gloire - Pièce en un acte en vers (Paris-Odéon - 15 janvier 1904) - Paris, E. Fasquelle, 1904).
- Dyptique (*sic*) d'Amour - Monologue - Paris-Plessis - 1904 (Les Refrains de la Butte).

(1) La plupart de ces œuvres se trouvent à la Bibliothèque Nationale.

- Le Vague à l'Ame - Paris-Plessis - 1904 (Les Refrains de la Butte).
- Vingt ans après (rien des Trois Mousquetaires) - Paris-Plessis - 1904 (Les Refrains de la Butte).
- Le Rêve d'Adam - Paris-Plessis - 1904 (Les Refrains de la Butte).
- Conseils à une Fougueuse - Paris-Plessis - 1904 (Les Refrains de la Butte).
- G. Montoya et Pierre André - Avocat - Consultant - Comédie en un acte (Paris-Odéon - 21 avril 1904) - Paris-Joanin (1905).
- G. Montoya et Guy Pierrefeux - Le Délateur - Fantaisie en un acte - Paris - G. Ondet - 1905.
- Manoël - Drame lyrique en un acte - Poème de G. Montoya et J. Doëns de Lambert - Musique de E. Nerini (Atelier de Jean Lassalle - 17 mai 1905) - Ed. de la « Houle » - 1905.
- Les Berceuses Bleues - 1905.
- Le Baiser de Phèdre - Pièce en un acte en vers (Paris - Comédie Française - 21 décembre 1905) - Paris E. Fasquelle - 1906.
- Le Pantalon Rouge - Opérette en trois actes (Paris - Trianon - 1^{er} mai 1904) - Livret de G. Montoya et de Guy Pierrefeux - Musique de Charles Grelinger - Paris - G. Ondet - 1906.
- Ce Cochon de Morin - Comédie en deux actes d'après la nouvelle de Guy de Maupassant, par G. Montoya et Jean d'Aguzon (Paris - Grand-Guignol - 26-10-1905) - Paris - Librairie Universelle - 1906.
- Monsieur Purgon - Comédie en un acte en vers (Paris - Comédie Française - 15-1-1911) - Paris - E. Fasquelle - 1911.
- Cœur de Rubis - Légende féerique en trois actes - Poème de G. Montoya d'après une légende hongroise - Musique de Gabriel Grovlez - Paris - M. Eschig - 1913.

